

Le Bangladesh face aux risques climatiques

Intro

Au sud de l'Asie, entre l'Inde et la Birmanie, le Bangladesh est présenté comme l'un des pays les plus exposés aux fâcheuses conséquences du réchauffement climatique. Je suis allé au Bangladesh, quelques jours après la clôture de la COP 21 de Paris et l'accord historique sur le climat mondial, pour mieux comprendre comment les gens concernés ont vécu et vivent ce risque au quotidien et quelles en sont les conséquences sociales.

Au cœur d'une région connue depuis toujours pour la richesse de ses terres, le Bangladesh est un des plus jeunes pays du monde moderne, issu dans un premier temps de l'indépendance indo-pakistanaise de 1947 puis d'une terrible guerre de « libération » en 1971 qui sortira le Bangladesh de l'oppression des pakistanais et de son armée coupable de la mort de 2 millions de personnes.

Entre le cyclone de Bohla faisant 500 000 morts en 1970, puis les inondations catastrophiques de 1974, le Bangladesh est né au milieu des souffrances et des traumatismes.

Ce qui caractérise avant tout le Bangladesh, c'est son exceptionnel réseau hydrographique omniprésent, avec près de 10% de la superficie du pays en eau. Le rassemblement de trois grands fleuves himalayens, le Gange ou Padma, le Bramhapoutre ou Jamuna et la Meghna, constitue le 3^{ème} plus grand écoulement fluvial du monde derrière l'Amazone et le Congo. Au sud les innombrables dispersions finales du delta découpent la fascinante région des sunderbans.

Dhaka

Chaque année, la capitale compte au moins 200 000 habitants de plus. Aujourd'hui, avec plus de 16 millions d'habitants, Dhaka est la mégapole connaissant le plus fort taux de croissance urbaine dans le pays le plus densément peuplé au monde.

Régulièrement, les catastrophes climatiques du Nord ou du Sud délogent des familles entières qui s'agglutinent dans les interstices ou dans les faubourgs de la capitale, étendant ou créant de nouvelles bidonvilles. Des migrants venus du Nord, où les inondations ou les sécheresses ont détruit leurs terres, des migrants venant du Sud, fuyant les fureurs des cyclones et les effets pervers de la salinisation des eaux et des terres. Depuis plus de 40 ans le changement climatique et la démographie galopante emballent ces phénomènes.

A Dhaka, il y a urgence car plus que jamais, les migrations climatiques et la surpopulation posent de graves problèmes quotidiens. Plus de 500 000 personnes habitent dans les bidonvilles de Dhaka, dont environ 50 000 le long des rails.

Dans les bidonvilles, en plus des habitants permanents, s'ajoutent beaucoup de saisonniers qui viennent travailler chaque année quelques mois à Dhaka pendant les périodes agricoles creuses, puis ils repartent dans leur village ou leur famille est restée.

Comme partout à Dhaka et dans les grandes villes du pays, la vie des habitants des bidonvilles dépend beaucoup de la qualité des points d'eau et des travaux journaliers qu'ils trouvent : casseur de brique, porteurs, ménages, ouvriers dans le textile et bien sûr conducteur de rickshaws.

Chaque année, la capitale du Bangladesh compte au moins 200 000 habitants de plus. Aujourd'hui, avec plus de 16 millions d'habitants, Dhaka est la mégapole connaissant le plus fort taux de croissance urbaine dans le pays le plus densément peuplé au monde.

Chars

Au nord de Dhakka, Jamuna a l'étoffe des très grands fleuves. Plusieurs kilomètres de large, des îles multiples qui se mesurent, elles mêmes en kilomètres de large et de long. Ses eaux descendent en zig zag des hauteurs himalayennes du Tibet en passant par l'Inde et le Bhoutan pour quelques affluents. Le fils de Brahma devient Jamuna dans son dernier long segment presque rectiligne du Nord au sud vers la double confluence et le golfe du Bengale. Jamuna, le fleuve sacré, habité et nourricier, seul maître de la vie, des craintes et des bouleversements parfois dramatiques.

Car, comme dans tous les fleuves, les îles majestueuses ici dénommées « chars », constitutives du puissant fleuve sont riches mais mobiles. Encore plus qu'ailleurs et qu'avant. Au Bangladesh, plus de 5 millions de personnes habitent ces îles.

A partir du village de Sariakandi, je visite l'île la plus proche puis deux autres plus isolées à la rencontre des gens dont la vie et le destin sont dictés par le fleuve pour le meilleur avec ses terres fertiles propices aux cultures et élevages, et pour le pire lorsque Jamuna décide de redistribuer ses sédiments dans un autre ordre.

Ile Godzaria

Comment vit-on sur des sites « effaçables » pour parties intégrant les lieux de vie et les espaces agronomiques productifs, à la moindre crue exceptionnelle ? L'exception d'hier est-elle devenue ou deviendra-t-elle plus « familière », plus acceptable et parable ?

Le long de ces espaces entièrement voués à l'agriculture, je croise les habitants qui spontanément évoquent les crues invasives et érosives qu'ils côtoient presque chaque année.

Aucune aide financière directe mais des assistances médicales comme avec l'hôpital flottant de l'ONG Friendship, elle-même créée par un français. Ces deux femmes en ont bénéficié.

Nous quittons l'île de Godzaria pour aller à la rencontre d'une île un peu plus excentrée, probablement un peu plus exposée aussi.

Ile Milbari

Au fur et à mesure des conversations, des dates résonnent : 1966, 1974, 1987, 1988, 1998, 2004, 2007, 2014. Des nuits de peur face aux flots grimpant les murs des falaises de sables.

« On vit comme des oiseaux » disent-ils avec des déménagements juste à temps ou pas. Les maisons sont régulièrement repoussées loin du bord et surélevées, pour amoindrir le risque de tomber du haut de la falaise dans la brume du fils de Brahma ou dans les tresses de sa fille Jamuna.

Mais malgré les précautions, « Il arrive souvent de s'endormir riche cultivateur, éleveur et propriétaire terrien et de se réveiller sans-abri ».

Et pourtant, en cette journée de janvier 2016, ces îles m'apparaissent d'une quiétude et d'un potentiel agricole paradisiaque. Je comprends ainsi que pour rien au monde, ils ne se soumettront à l'idée de quitter leur île, leur maison, leur monde, leur liberté y compris celle d'affronter le risque même le plus cruel. Seul le fleuve pourra leur faire quitter leurs terres, s'il décide de l'emporter et peut-être de les emporter avec elles.

Surtout pas à Dhaka, ils n'y sont jamais allés et n'iront pour la plupart jamais.

Quoiqu'il en soit, il est clair que depuis quelques années avec le réchauffement climatique, les glaciers himalayens fondent. Les crues de Jamuna et des autres fleuves bangladais sont ainsi plus fréquentes et plus intenses et lors des grandes inondations, plus de la moitié du pays se retrouve inondé.

Et selon les prévisions des scientifiques, cette tendance va s'accroître dans les décennies à venir.

Khulna, Barisal et les réfugiés du Sud

Au sud l'autre grand risque climatique du Bangladesh est celui des cyclones.

On aurait pu aussi évoquer les autres risques naturels que sont les séismes et les irrégularités des pluies. Mais aussi, les prélèvements d'eau des pays voisins, l'Inde notamment, qui affecte les ressources en eau en diminuant les volumes avec comme conséquences la plus remontée de la marée salée.

La salinité augmente et l'eau potable devient un grave problème quotidien. En 1957, un accord a été signé pour partager l'eau entre l'Inde et le Pakistan Oriental. Beaucoup de tensions avant et après, culminant après la construction du barrage de Farakka à partir de 1961, qui retient et détourne une partie des eaux du Ganges vers les Sunderbans indiennes et Calcutta.

Malgré l'assainissement des relations entre les deux pays voisins, les problèmes d'eau persistent dans le Sud Ouest, région toujours affectée par les dérivations indiennes.

Khulna, capitale du sud. C'est vers elle ou vers Barisal, l'autre grande ville du sud que se dirigent ceux du sud lorsqu'ils ont tout perdu. Ici les dates ne sont pas celles des chars, ni des sécheresses du nord. Ici le danger vient du large, longtemps imprévisible et encore pour partie imparable. Depuis les temps anciens, chaque siècle a sa chronique de tempêtes, de cyclones ou de typhons, dont le nom est issu du bangla. 1665, 1737, 1877, le plus violent de tous les cyclones connus, 1930, 1970 avec 500 000 morts et disparus et des millions de sans abris, 1988, 1998, 2007 le terrible Sidr, 2009 Aïla. Maintenant les météorologues leur donnent un prénom, jolies appellations pour des démons de Dokkin Raï ou de Gaïa.

Dans les interstices du cœur de Khulna ou en périphérie, les réfugiés ont créé des quartiers.

Le 15 novembre 2007, le cyclone Sidr a été le plus violent depuis celui de 1877, le vent atteignant 260 km/h.

L'exceptionnelle intensité du cyclone Sidr a été sous-estimée par les prévisions.

Sunderbans, « la belle forêt »,

Les sunderbans sont un espace naturel de mangrove, unique au monde est empli de dangers affichés et de menaces cachées. Difficile de s'y infiltrer à travers les cours multiples de bras, confluent et défluent dans lesquels on trouve des dauphins fluviaux.

Les sunderbans sont le Pays du mélange des eaux douces des 3 grands fleuves et des eaux salées de l'océan indien.

Pays aux niveaux d'eau variant avec les marées de 3 à 6 mètres et les crues de mousson.

Pays des arbres sudari, maîtres de la terre fluide, de la vase détritique et constructive des îles-radeaux, îles-boucliers lors des tempêtes.

Pays des tempêtes soudaines et d'une violence inimaginable, même quelques secondes avant.

Pays de faune sauvage redoutable et vénérée, avec notamment le fameux tigre du Bengale et ses brillantes rayures noir et or, que l'on ne voit en général qu'une fois.

Pays des légendes, notamment celle du combat ancestral entre le tigre Dokhin Raï, roi de la Nature avec ses démons face à Bon Bibi la protectrice des hommes. La légende dit qu'ils se sont partagés les Sunderbans avec une ligne transversale, le Nord pour les Hommes, le Sud vers l'Océan pour le Tigre.

Mais dans les faits, la remontée des eaux salées lié aux phénomènes climatiques et les migrations de populations modifient la ligne de partage entre l'homme et la nature et chacun paie son tribut aux franchissements de la frontière. Chaque année, le tigre rappelle à plusieurs dizaines de personnes qu'avec lui, la position initiale des hommes est celle de la proie.

Ainsi au village de Dhanbari, où j'ai fait escale, un tigre est entré de nuit, il y a deux ans et s'est faufilé à l'intérieur d'une maison. Notre batelier nous raconte.

Dans les écoles, les enfants sont sensibilisés à leur environnement et à sa préservation, y compris à celle du tigre du Bengale, dont il ne reste qu'environ 300 individus.

Dans cette région, la pêche est bien évidemment une des activités et des ressources de base.

Dans les Sunderbans les habitants voient leur milieu de vie se fragiliser. Ainsi les plus fortes marées de plus en plus hautes attaquent plus encore les digues et les terres basses.

Mais trop souvent, c'est le tourbillon infernal du cyclone qui pousse la vague-mur, la vague-immeuble trois mètres au dessus de la cime des arbres les plus hauts, jetant le sel sur les terres bien au-delà de la frontière.

Alors, comment se protéger de l'imparable ? Improviser, suivre son œil autant que possible pour ceux qui sont sur l'eau, se barricader, mais mieux encore anticiper avec la mise en place de 2 fondamentaux : Alerte et Protections.

A Dhanbari, j'ai rencontré des habitants et un élu pour mieux comprendre les risques et les conséquences des cyclones et autres submersions.

Sur la façade de l'école qui comme beaucoup d'autres écoles sert aussi de centre anti-cyclone, toutes les instructions en cas d'alerte sont dessinées et écrites très précisément.

Les alertes sont classées selon l'intensité supposée des vents et le niveau de risque ainsi engendré.

La protection dans les centres anti-cyclones est requise dès le niveau 6 et la nourriture doit alors être protégée en l'enterrant.

Pendant les tempêtes et les cyclones, ceux qui sont sur l'eau sont évidemment les plus en danger.

Le village de Dhanbari regroupe des hindouistes, des musulmans et quelques chrétiens ; leurs quartiers sont juxtaposés. Entretien dans le quartier du bord du fleuve peuplé essentiellement de musulmans, dont beaucoup sont installés là depuis quelques années seulement..

Certes, il n'y eu pas de victimes à Dhanbari lors du cyclone Sidr en 2007 grâce aux abris et autres protections, mais cette femme témoigne des drames que les flots leur ont révélé.

Les habitants des Sunderbans sont bien évidemment conscients des risques. Mais, les yeux ouverts, leur dignité et la confiance en leur milieu de vie les porte dans leur quotidien.

5

Conclusion

Je rentre de ce voyage avec un sentiment contrasté. D'un côté, un pays ouvert et lucide, avec un sentiment national profond et une élite intellectuelle de très haut niveau international, dont Sallemul Huq, directeur du centre International sur le changement climatique et le développement et leader de la délégation bangladaise à la COP 21 de Paris.

D'un autre, une multitude de risques et de menaces.

Risques Intérieurs avec les blessures non cicatrisées du passé, des procès en cours et des tensions politiques aiguës sur fond d'islamisme régulièrement violent coupable d'attentats et de meurtres. Une nature sauvage ou le tigre, maître du sud, reste un prédateur redouté mais lui-même menacé d'extinction. Une démographie non maîtrisée et des pollutions de l'air et de l'eau localement très concentrées. Un pays posé sur une zone sismique majeure avec des tremblements de terre destructeurs et récurrents.

Risques venus de l'extérieur, du Nord, à l'amont des fleuves avec des violentes crues et des sécheresses, du sud, de l'océan avec les cyclones soudains et renversants.

Pourtant face et paradoxalement à cause de tout cela, les bangladais sont optimistes. Loin du fatalisme, ils affrontent leur passé, leur présent et leur avenir avec une force morale étonnante.

Que sera le Bangladesh dans 5 ans, dans 10 ans, dans 20 ou 50 ans ? Peut-être plus fort, peut-être plus faible, peut-être plus réduit. Et ou seront alors les jeunes bangladais d'aujourd'hui ? Auront-ils stabilisé leur pays ou certains auront-ils migré de gré ou par la force du destin, de l'économie ou de la puissante nature ?

En tous les cas, l'avancée du Bangladesh dans ce 21^{ème} sera un indicateur et un révélateur de l'état social, politique, économique et bien sur climatique de notre planète partagée.

Le monde en concentré dans un certain sens.